

**Extraits du témoignage de Lucien Benoit  
évoquant le régime carcéral en vigueur à Eysses en juillet 1943**

*« Le réfectoire, c'est une vaste salle avec de chaque côté de l'allée centrale, de très longs pupitres, qui rappellent ceux des écoles d'autrefois, avec un casier dessous où l'on peut laisser nos économies de nourriture. Il faut s'insérer un par un entre banc et pupitre, attendre l'ordre de s'asseoir. Il y a un pot d'eau, métallique, par rangée. Pour l'avoir, il faut lever la main, pour demander aux prévôts. Eux mangent face à nous sur une table dressée sur une estrade. La soupe est maigre et mauvaise. (...) »*

*Toute la journée, donc, le « mille-pattes ». Dans une cour à peu près carrée, une sorte de sentier en béton est tracé, parallèle aux murs. On s'aligne sur la piste. Garde-à-vous. A droite, droite. Les prévôts sont aux quatre coins : « Serrez, serrez, serrez ! ». Il faut que la poitrine de l'un soit collée au dos du précédent. « Attention, marche ». Toute la file se dandine, d'un pied sur l'autre, pour prendre le rythme. « En avant, marche ». Le prévôt braille : « Gauche, oite, gauche, oite ».*

*C'est parti pour cinquante minutes, parfois plus, parfois moins, selon l'humeur du gardien. Manœuvre inverse, on s'arrête, on se dandine sur place. Repos. A droite, droite. Là on fait face à des bancs en pierre scellés tout le long des murs. Au coup de sifflet, on va s'asseoir dix minutes. Autre coup de sifflet, on repart. On ne parle pas, on marche. Toute la journée.*

*Aux arrêts, on peut lever la main pour demander à aller aux cabinets, dans un coin de la cour. En fait, on n'ouvre pas la bouche, si on lève la main, c'est pour ça. Un jour, un détenu chargé de l'entretien est venu bricoler dans les cabinets, et Bavay en a profité pour y aller. Il nous a confirmé que dans les autres préaux, il y avait beaucoup de camarades, bien organisés, qui essaieraient de nous contacter. Pas facile. Les cours ou préaux étaient isolés par des sas fermés par de doubles grilles, que seuls les gardiens pouvaient ouvrir et refermer aussitôt. (...) »*

*J'ai gardé le souvenir d'un moment d'immobilité, au garde-à-vous, à la pause du « mille-pattes » : un rayon de soleil, un chant d'oiseau. On savoure, quand on n'a plus rien, ni dans les mains, ni dans les poches. Mais dans la tête, l'espoir, la volonté ! »*

**Sources** : Archives privées Corinne Jaladieu.